

## Peut-on croire (encore) en l'Eglise ?

**Niort, 10 mars 2024**  
**Mgr Pascal Wintzer**

Je vous remercie beaucoup de m'avoir invité à participer à ce cycle de rencontres qui s'arrêtent sur quelques expressions des symboles de la foi, spécialement sur des expressions qui font problème ; la semaine dernière « la toute-puissance de Dieu », aujourd'hui, « l'Eglise ».

Et heureusement que cela fait problème : l'acte de foi engage le cœur, la liberté, mais aussi l'intelligence : la raison joue son rôle lorsqu'elle veut comprendre ce à quoi elle adhère.

Cette semaine, la revue Etudes comporte un article consacré à la philosophe Simone Weil (pas la ministre). Juive, elle n'est pas allée jusqu'au baptême, mais elle a fait un chemin vers la foi chrétienne.

A son époque, certains lui ont reproché de dire « oui » au Christ, et « non à l'Eglise » ; expression qui peut rejoindre beaucoup de nos contemporains, voire nous-mêmes.

Or, ce serait caricatural de dire ceci de Simone Weil. Elle reconnaît en l'Eglise, et je la cite, la « dispensatrice des sacrements et la gardienne des dogmes », elle se disait même prête à « mourir pour elle ». Mais elle lui reprochait – et là je cite l'article d'Etudes, d'une part « un exclusivisme prétendant à un monopole absolu du salut et, d'autre part, une réduction de la foi à des formulations intellectuelles faisant oublier les "mystères" de la foi et la transcendance de l'amour sur la raison dans l'acte de foi lui-même ».

En fait, ce qu'elle demandait, c'est « une théologie nourrie par la mystique et une intelligence de la foi nourrie par la liberté de recherche de l'intelligence ».

Avec vous, je voudrais mieux préciser ce à quoi appelle l'acte de foi au sujet de l'Eglise.

La manière de comprendre, voire de dire ce qu'il en est de la foi en l'Eglise peut conduire à ne pas accepter de dire cette formule : « Je crois en l'Eglise catholique ».

Pour le dire simplement, essayons de préciser ce que veut dire et ce que ne veut pas dire cette expression.

### **1) L'Eglise, un mystère de foi**

Dans le symbole des Apôtres, l'Eglise est située dans un rapport avec l'Esprit Saint ; elle constitue une apposition à l'article du symbole portant sur l'Esprit Saint :

*Je crois en l'Esprit Saint, à la sainte Eglise catholique.*

Cette apposition à l'Esprit signifie que l'Eglise reçoit sa réalité d'un autre.

En conséquence, s'il faut parler et confesser la sainteté de l'Eglise, c'est toujours d'une sainteté reçue : c'est par grâce et par don de l'Esprit Saint que l'Eglise est sainte.

La réalité de l'Eglise est une réalité dérivée : tout est de Dieu et tout doit être rapporté à Dieu.

C'est le critère de l'authenticité de la mission ecclésiale : conduire à Dieu.

Dans ce sens, Hans Urs von Balthasar écrit :

« L'acte de foi ne se rapporte par à l'Eglise en tant qu'objet détaché...

Par sa proclamation, l'Eglise invite les hommes à se rattacher à sa foi : d'abord **par** elle, puis **en** elle et **avec** elle (et, à ce titre, en s'identifiant à elle), être des croyants. »

*La Gloire et la Croix*, Aubier, 1965, tome 1, p.499.

De ce fait, même si nous disons – ce qui est tout de même un abus de langage – Je crois en l'Eglise, c'est autrement qu'il faut comprendre cette affirmation. La préposition "en" est bien moins appropriée que d'autres prépositions ; nous allons le voir.

#### a) Croire "par" l'Eglise

Il faut préférer cette expression à cette autre, je crois "en" l'Eglise, manifestant ainsi que l'Eglise se reçoit de Dieu.

Saint Thomas d'Aquin écrit :

« Il vaut mieux, suivant l'usage le plus commun, ne pas poser ici la préposition "en", et dire simplement : "l'Eglise catholique" » IIa IIae, q.1, a.9, ad 5.

"Croire l'Eglise", cela signifie d'abord "croire par l'Eglise", une expression que l'on trouve dans certains symboles de foi.

C'est en effet "par" l'Eglise que nous recevons la foi et la grâce du baptême.

Tout ce qui concerne la vie de Jésus m'arrive indirectement, par le témoignage de ceux qui ont vu et entendu, c'est-à-dire par la prédication de l'Eglise.

Oublier cela ou le nier, c'est faire fi de la volonté du Seigneur et de la mission qu'il confie à l'Eglise en l'instituant. C'est aussi ne pas saisir ce qu'est la tradition, croire que notre accès au mystère de Dieu se fait en prise directe. Ainsi ceux qui croient défendre l'autorité des évangiles en les estimant être des "reportages".

On arrive de ce fait à nier le rôle, voire la personne de l'Esprit : c'est lui qui anime l'Eglise et la garde fidèle.

On évitera donc de dire "croire en l'Eglise", mais on peut dire "croire par l'Eglise", car c'est sur sa parole que je crois.

Ceci exprime aussi la reconnaissance des nécessaires médiations, humaine toujours, contre la tentation, l'erreur de penser avoir un accès « direct » à Dieu.

Si quelqu'un se présente comme tel... fuyez-le !

Mais la foi ne saurait s'arrêter au témoignage de l'Eglise, Dieu seul est l'objet formel de la foi. Sinon, la foi est vide et devient l'adhésion à une institution sans aller jusqu'à celui qui la fonde et la maintient, ou la foi s'arrête aux énoncés sans aller jusqu'à celui que ces énoncés révèlent, selon ce que dit encore saint Thomas d'Aquin de l'acte de foi.

Et d'ailleurs, ce qui fait l'unité de la foi, dans l'Eglise, ce n'est pas l'autorité qui la définit et celle qui l'énonce, mais son objet même, Dieu seul, qui rassemble l'Eglise.

#### b) Croire "dans" l'Eglise

Là encore on souligne d'abord une distinction.

A la différence du *credo "in" Deum*, qui exprime la foi comme relation de confiance en Dieu-Trinité, nous ne dirons pas ici "je crois en l'Eglise", mais "je crois en Eglise".

Cela signifie que l'Eglise n'est pas l'objet de la foi (c'est Dieu seul), mais que l'Eglise est sujet de la foi, c'est l'Eglise qui croit : en Pierre, c'est à l'Eglise que Jésus ressuscité pose cette question : "M'aimes-tu ?" ; "Crois-tu en moi ?".

Le Concile de Trente soulignait cette distinction dans le "catéchisme romain" :

« Il est nécessaire de croire qu'il existe une Eglise, une, sainte et catholique. Pour ce qui est des trois Personnes de la Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, nous y croyons parce que nous plaçons en elles notre foi.

Mais maintenant, changeant notre manière de dire, nous professons croire la sainte Eglise, et non pas en la sainte Eglise.

Ainsi, jusque dans cette différence de langage, Dieu, auteur de toutes choses, est distingué de toutes ses créatures, et tous les biens précieux qu'il a conférés à l'Eglise, en les recevant, nous les rapportons à sa divine bonté. »

*Catéchisme romain*, article 9, n° 23.

Sur cette question, le Concile de Trente ne fait que reprendre une longue tradition.

Ainsi Alcuin, au VIII<sup>e</sup> siècle, dans ses enseignements aux petits enfants :

« Il leur pose cette question : "Crois-tu en la sainte Eglise ?"

Pour leur entendre répondre : "Non ! Je crois que la sainte Eglise existe, ou bien : je crois que l'Eglise est sainte, mais je ne crois pas en elle, parce qu'elle n'est pas Dieu, mais la "convocation" ou la "congrégation", le rassemblement des chrétiens." »

Alcuin, *Disputatio puerorum*, chapitre 11.

Jean de Fécamp, au XI<sup>e</sup> siècle, insiste dans sa *Confession de foi* :

« Je crois en l'Esprit Saint, tout comme en le Père et en le Fils, parce que l'Esprit Saint est Dieu, tout comme le Père et le Fils. Nous ne devons croire en nul autre qu'en Dieu.

Je crois la sainte Eglise, apostolique, universelle et orthodoxe, que nous a enseigné cette saine doctrine.

Je ne crois pas en elle comme en Dieu, mais je confesse qu'elle est en Dieu et que Dieu est en elle : non comme si elle-même contenait Dieu, mais plutôt en tant qu'elle est elle-même contenue par Dieu. »

*Confession de foi*, 3<sup>ème</sup> partie, chapitres 22 et 26.

Fauste de Riez soulignera le danger qu'il y a à mal s'exprimer :

« Comme le confirme la doctrine des Pères répandue dans tout l'univers, il faut croire **en** la seule Trinité ; ôte donc cette syllabe devant le nom de l'Eglise... Celui qui croit en l'Eglise, celui-là croit en l'homme... Arrière cette persuasion blasphématoire ! »

*De l'Esprit Saint*, 1, 1, 2.

Avant d'être enseignée et enseignante, l'Eglise est donc avant tout "croyante". Aussi la foi du chrétien est, et ne peut être, qu'une participation à cette foi commune de l'Eglise.

C'est par la médiation de l'Eglise, figure du "oui" parfait à son Seigneur, c'est à l'intérieur de l'Eglise, que le chrétien peut dire en vérité : "je crois en Dieu".

C'est ce que nous exprimerons lors de la vigile pascale : au moment de la profession de foi, nous répondrons « nous croyons », et non plus « je crois », comme cela a été fait lors du baptême.

Désormais notre foi participe à celle de toute l'Eglise.

C'est donc l'Eglise en tant que "maison de Dieu" qui confesse la plénitude de la foi, car c'est en elle que réside l'Esprit de vérité. C'est sa foi qui est infaillible.

### c) Croire "avec" l'Eglise

Par cette proposition on veut refuser toute distinction de degré et de nature entre les fidèles du Christ.

Selon cette fausse distinction, il y aurait plusieurs degrés de foi, ce qui en soit n'est pas faux, mais qui le devient lorsque cette distinction est spécifiée dans le domaine de l'intelligence : ceux qui "savent" auraient une foi plus développée que les ignorants ; ici ignorants au sens des connaissances techniques de la théologie, de l'exégèse, de la philosophie.

Cette distinction est encore fausse lorsqu'elle porte sur l'Eglise, distinguant alors l'Eglise enseignée de l'Eglise enseignante.

Elle remet en cause la reconnaissance de l'égale dignité baptismale.

Cette distinction n'est juste que lorsqu'elle précise des fonctions et les différencie au sein de l'Eglise, des ministères particuliers, au sein d'un corps uni par la même foi.

Tous les chrétiens possèdent le "sens de la foi" (*sensus fidei fidelium*), aucun n'est en situation privilégiée par rapport à la foi.

Le magistère n'est pas en dehors de l'Eglise, n'est pas dans un rapport à la foi autre que celui qu'entretiennent tous les membres de l'Eglise ; il a seulement, mais vraiment reçue, une mission particulière quant à l'enseignement de cette unique foi de toute l'Eglise.

Alors que nous sommes en plein synode sur la synodalité, il est essentiel de rappeler que, s'il y a des compétences et des missions différentes, dans l'ordre de la foi, dans l'ordre de la relation avec Dieu, il y a une égalité fondamentale.

## 2) L'appartenance à l'Eglise

Lorsque nous affirmons notre foi en l'Eglise, nous pouvons aussi comprendre cette affirmation comme affirmant une distinction, une séparation : appartenant à l'Eglise, je reçois le salut, mais... les autres ?

Qui donc appartient à l'Eglise, et donc, qui peut être sauvé ? C'est le deuxième point sur lequel je veux m'arrêter avec vous.

Vatican II a renouvelé la manière de se poser cette question et donc d'y répondre.

### a) Les positions classiques jusqu'à Vatican II

Ce n'est pas tant la question qui a changé, ni la réponse, ou si cette dernière a changé, c'est parce que le contexte n'est plus le même.

Dans des situations différentes, la proposition de la foi doit donc évoluer.

On peut le refuser, l'enseignement de l'Eglise nous montre que l'Eglise, elle, ne fait pas ainsi : Vatican II s'est voulu un "aggiornamento", une "mise à jour", une prise en compte des jours qui étaient ceux des années 60.

Jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, la question de l'appartenance à l'Eglise était posée dans un contexte de chrétienté, là où l'Eglise faisait un avec la société.

Seuls ceux qui le manifestaient par un acte positif étaient extérieurs à l'Eglise : refus volontaire du baptême, diverses causes d'excommunication, etc.

On pouvait alors donner cette définition de l'hérétique :

Est hérétique le chrétien baptisé qui, professant toujours le christianisme, nie de façon obstinée – n'importe quelle erreur n'est pas une hérésie, il faut l'obstination – une vérité qu'on est tenu de croire au titre de sa révélation par Dieu et de sa proposition comme révélée, par l'Eglise (de foi catholique), ou même le baptisé qui met en doute une telle vérité.

Pie XII exprime cette doctrine de manière dogmatique dans son encyclique du 29 juin 1943, *Mystici Corporis Christi*.

« Seuls font partie des membres de l'Eglise ceux qui ont reçu le baptême de régénération et professent la vraie foi, qui d'autre part ne sont pas, pour leur malheur, séparés de l'ensemble du Corps ou n'en ont pas été retranchés pour des faits très graves par l'autorité légitime » n°21.

Sont aussi énumérés les éléments ou conditions de la communion ou de l'unité :

« Profession d'une même foi, communion aux mêmes mystères, participation au même sacrifice, mise en pratique enfin et observance des mêmes lois.

Il est en outre absolument nécessaire qu'il y ait, manifeste aux yeux de tous, un Chef suprême par qui la collaboration de tous soit dirigée efficacement pour atteindre le but proposé. Nous avons nommé le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre » n° 69.

Quant à ceux qui, n'étant pas membres de l'Eglise catholique romaine, ne reconnaissent pas l'autorité du Pape, l'encyclique dit que « par un certain désir et souhait inconscient, ils se trouvent ordonnés au Corps mystique du Rédempteur » n° 101.

Dans cette doctrine, les éléments de vie spirituelle qui pourraient définir une appartenance au Corps mystique, sont subordonnés aux normes d'appartenance visible, définies juridiquement.

#### b) Le renouvellement de la question à Vatican II

Vatican II passe d'une définition de l'Eglise comme "société parfaite" à une définition de l'Eglise comme communion.

Vatican II ne reprend pas la doctrine de Pie XII qui faisait presque du "Corps mystique" une définition de l'Eglise ; pour Vatican II, il s'agit d'une image biblique qui ne saurait tout dire à elle seule du mystère de l'Eglise.

Le Corps Mystique du Christ n'est pas identique à l'Eglise catholique romaine, ni même à l'unique Eglise du Christ.

« C'est là l'unique Eglise du Christ, dont nous professons dans le symbole l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité, cette Eglise que notre Sauveur, après sa résurrection, remit à Pierre pour qu'il en soit le pasteur (*Jn 21, 17*), qu'il lui confia, à lui et aux autres Apôtres, pour la répandre et la diriger (cf. *Mt 28, 18*, etc.) et dont il a fait pour toujours la « colonne et le fondement de la vérité » (*1 Tm 3, 15*).

Cette Eglise comme société constituée et organisée en ce monde, c'est dans l'Eglise catholique qu'elle subsiste, gouvernée par le successeur de Pierre et les évêques qui sont en communion avec lui, bien que des éléments nombreux de sanctification et de vérité se trouvent hors de sa sphère, éléments qui, appartenant proprement par le don de Dieu à l'Eglise du Christ, portent par eux-mêmes à l'unité catholique. » *Lumen Gentium* n° 8, § 2.

Par là Vatican II fonde la possibilité de reconnaître aux autres chrétiens une appartenance actuelle au Corps du Christ, et la possibilité de parler de "communion" dans le rapport avec les Eglises non catholiques.

La communion chrétienne s'étend donc au-delà des membres de la seule Eglise catholique. Ces affirmations de *Lumen Gentium* et de Vatican II constituent le cadre dans lequel nous devons comprendre l'affirmation dogmatique "hors de l'Eglise, point de salut".

### c) Pluralisme et modernité

Au-delà de la réflexion de Vatican II, la sociologie religieuse, et même la simple observation de ce qui nous entoure, montre chez beaucoup un rapport très distendu à l'Eglise.

Des chrétiens qui ne veulent être ni dehors, ni dedans ; on parle de "chrétiens du seuil".

Il faut reconnaître que les "lumières" sont entrées dans l'Eglise, un pluralisme qui marque la société en sa profondeur, mais qui dépasse ce qui pourrait être légitime.

C'est même au nom de ce pluralisme qu'ils rejettent cependant, que les traditionalistes revendiquent le droit à une liturgie autre que celle demandée par l'Eglise.

Les lefebvristes sont ici plus logiques, puisque seuls leur Eglise est la vraie, Rome ayant failli.

Si on est aujourd'hui centré sur l'homme, c'est avant tout sur la subjectivité personnelle.

On refuse ou on critique la tradition, mais c'est au nom de la sincérité ; comme on refuse l'argument d'autorité, ou le poids de l'institution.

Aux "modèles" on préfère les "valeurs" : les modèles s'imposaient à moi, alors que les valeurs expriment mon projet.

Alors, le christianisme, pris et présenté comme "valeur" de vie, comme quelque chose qui fait sens, qui donne sens, est sorti des structures et des médiations de l'Eglise.

On reste attaché à la *res*, mais on refuse le *sacramentum* : que l'Eglise soit un signe, mais qu'elle ne prétende pas être un moyen.

(Ex : à Taizé, on trouve l'essentiel des valeurs catholiques, mais sans l'appareil de l'Eglise).

### d) L'Eglise doit être choisie et aimée

Devant une situation dont il faut bien constater l'existence, chacun doit donc savoir quel est le modèle d'Eglise qu'il a en tête, quel modèle il veut développer.

- Une Eglise qui se maintient telle qu'elle mais qui se ghettoïse, qui reste un "petit troupeau", de plus en plus petit.
- Une Eglise multitudiniste : une Eglise qui accepte cette large religion populaire, qui réponde à des attentes de signes religieux, mais qui prend le risque de ne plus insister sur l'appel à une foi plus "éclairée".
- Ou bien accepter et favoriser l'existence de ces deux régimes, en distinguant le rattachement au Christ, voire à l'Eglise, et le "sacramentum", c'est-à-dire le rattachement plein et entier à l'Eglise et à tous les signes qu'elle propose. Cela passe par le développement de lieux d'Eglise "du seuil", d'Eglise "catéchuménale". La pastorale des sacrements est un de ces principaux lieux. Il convient alors de mettre ne pratique ce que nous disons de l'eucharistie, elle est le terme, le sommet. Elle ne saurait tout dire ni tout être de la prière chrétienne.

## **Conclusion**

Un mot, nous devons nous encourager à ne pas nous tromper dans notre acte de foi ; il va à Dieu et à Dieu seul.

Mais il est servi par des personnes et par des mots, et sans les unes et les autres, je n'ai pas accès à Dieu tel qu'il a choisi de se manifester.

Ces personnes, c'est l'Eglise, concrète, des hommes et ces femmes qui m'ont transmis la foi, qui régulent ma foi, m'évitent d'être laissé à ma seule subjectivité.

Ces mots, ce sont les symboles de la foi, les dogmes, qui ont pour finalité, non pas de « dire Dieu », de l'enfermer dans des formules, mais de nous alerter sur les fausses manières de la comprendre.

Les dogmes sont des poteaux indicateurs, ils indiquent une direction : mais, encore et encore, c'est Dieu seul que nous aimons, c'est en lui seul que nous croyons.